

conseil québécois du
patrimoine vivant

Paroles **GESTES** *et Mémoires*



*Des lieux de transmission
du patrimoine vivant*

SOMMAIRE

Mot du président	3
La langue et les régionalismes des Îles de la Madeleine	4
Culture et utilisation du lin à filasse	6
Gilles Beaugrand Maître orfèvre	8
Hélène Baillargeon	10
Une association québécoise de « loisirs folkloriques »	11
Du set au cotillon...	12
Transmission des traditions aux enfants Croissance des échanges entre experts sur le plan international	15
3^e Symposium québécois du patrimoine d'expression Dynamisme et nouveautés	16
Les enfants autour du monde	17
Marguerite Volant Passions, histoire et fiction	18
Le Théâtre de la racine est né	19
Les Cercles de Fermières du Québec et la transmission du patrimoine	20
78 petits tours et puis s'en vont	21
Nouveaux disques et livres	22
Nouvelles du patrimoine vivant	23



Expression verbale



Expression musicale



Expression par l'action



Métiers d'art



*Métiers traditionnels
du bâtiment*



Arts populaires



*Facteurs d'instruments
de musique*

Paroles, Gestes et Mémoires est distribué gratuitement aux membres du Conseil québécois du patrimoine vivant.
Les non-membres peuvent s'abonner pour un an au tarif de 15 \$.

UN CINQUIÈME RASSEMBLEMENT À JONQUIÈRE

À toutes les personnes membres du CQP.V.

Voilà déjà quelques mois depuis la dernière parution du bulletin *Paroles, Gestes et Mémoires*. D'une part, notre directeur général, Monsieur François Beaudin, a dû prendre un congé pour raisons de santé et, d'autre part, votre président a dû subir une chirurgie. Mais ne vous en faites pas, nous sommes maintenant revenus à nos postes plus vivants que jamais !

Depuis le printemps, votre conseil a poursuivi son travail de représentation du patrimoine vivant. Entre autres, par une rencontre avec le sous-ministre de la Culture et des Communications, Monsieur Pierre Lafleur, et des représentants du ministère, Messieurs Denis Delangis et Bernard Genest. Rencontre à laquelle participaient, du CQP.V, Jean Du Berger, Dorothée Hogan, Marie-France St-Laurent, Marcel Aubin ainsi que votre président.

Nous avons alors déposé trois grandes priorités :

- le maintien du financement pour les organismes ;
- le développement de l'inventaire national, par un projet-pilote dans une MRC ;
- notre place sur l'autoroute de l'information.

Une excellente rencontre qui nous a permis de faire le point sur notre situation, la vision du ministère et les perspectives que nous avons en commun.

Nous sommes à préparer le prochain rassemblement qui se tiendra à Jonquière, les 3, 4 et 5 octobre prochain, sous le thème de *La Grande Criée au Saguenay-Lac St-Jean*. Vous pourrez partager lors de cette rencontre annuelle, l'histoire et les espoirs des gens de cette région.

Entre-temps, le patrimoine vivant se manifeste partout sur le territoire du Québec : festivals, veillées, animations de toutes sortes. Nous prenons en main notre développement culturel et social. Venez en parler avec nous, en octobre prochain, au pays de Louis « Pitou » Boudreault.

On vous attend !

Gilles Garand,
président



Page couverture
À gauche, Jean-Guy Tourangeau enseigne le martelage d'un pichet en argent à Mario Lemelin, 1997.

Photo : Ariane Robitaille



LA LANGUE ET LES RÉGIONALISMES DES ÎLES-DE-LA-MADELEINE

Le langage des habitants des Îles-de-la-Madeleine est sans doute l'élément d'exotisme le plus marquant, ici, et la cause d'un dépaysement certain pour le visiteur qui aborde nos côtes.

Bien que rattachés au Québec depuis l'Acte de Québec de 1774 et soumis à l'administration du Bas-Canada par l'Acte constitutionnel de 1791, les 15 000 habitants des Îles-de-la-Madeleine sont encore en majorité descendants des Acadiens venus d'Acadie, avant même 1755, ou de Miquelon, vers 1793.

C'est donc une langue différente de celle du reste du Québec qui s'exprime ici ; c'est la langue acadienne et c'est elle qui sera transmise aux descendants. À cause des difficiles conditions de la vie quotidienne des débuts du peuplement des Îles, cette transmission du langage aura surtout été verbale : la première petite école de canton, n'ayant vu le jour qu'en 1839, sera longtemps la seule dans tout l'Archipel.

C'est pour cette raison que notre recherche s'intéresse d'abord à la *langue parlée* aux Îles-de-la-Madeleine.

Certaines régions de France, l'Ouest et le Centre-Ouest surtout, qui ont fourni leur contingent de soldats, de colons, d'administrateurs, de marins et d'hommes de divers métiers à l'Acadie d'avant 1713, ont également vu leurs mots et leur *parlure* exportés sur les côtes de l'Acadie. C'est cette langue que parlent les *gens des Îles* qui y ont ajouté les influences des *Canadiens* (anglais comme français) mais surtout des *Jerstais* (habitants de l'île de Jersey, dans la Manche), apports qui ont enrichi le vocabulaire et façonné l'accent tel qu'on l'entend encore de nos jours.

Voici quelques-uns des 1 800 mots qui seront bientôt réunis dans un recueil que nous consacrons à la langue des Îles-de-la-Madeleine.

Des mots de France

D'abord sont venus des mots de France en passant par l'Acadie, comme, par exemple :

CHALIN. n.m. (De l'anc. fr. *chaline*, chaleur) L'éclair de chaleur, du français courant ;

S'ÉMOYER. v. pr. (De l'anc. fr. *s'esmaier*, *s'esmoier*, s'informer) Pour : s'enquérir, s'informer ;

ESPÉRER. v. tr. et intr. (Du lat. *sperare*) Pour : attendre quelqu'un ou quelque chose. « Espère-moi une seconde, j'arrive. » Le français moderne a réduit la portée du mot espérer à l'attente de choses, d'événements, de sentiments ; la langue acadienne et madeleiniennne y donne un sens plus large, en l'appliquant aussi aux personnes. Dans la même veine, on aura chez-soi la chambre à coucher qu'on réserve pour la visite, ce sera la chambre d'espère. Peut-être un anglicisme – spare room, chambre d'ami ; cependant, pour un de nos informateurs, c'est « la chambre qui espère des visiteurs ».

Des mots d'Acadie

Certains mots viennent directement d'Acadie, où ils sont nés, comme :

BORDOUILLE. n.f. (mot acadien) pour décrire une pâtisserie cuite dans l'eau bouillante, puis dans la mélasse. Bordouille a été importé aux Îles et à Miquelon (où on l'appelle berdouille) par les Acadiens ; on ne trouve son origine dans aucune langue européenne ou amérindienne.

Des mots de la mer

La langue des Îles, c'est aussi, et surtout, peut-être, la langue de la mer. De cette influence nous viennent des mots comme :

AMARINER. v. tr. et v. pr. (Du lat. *mare*, mer) Mettre un produit en conserves, mais

aussi, pour un baigneur, s'habituer peu à peu à la température de l'eau de la mer (et ceux qui se baignent dans la mer du golfe savent qu'il faut un certain temps pour s'y amariner...). Au figuré, s'amariner sera s'habituer progressivement à une situation quelconque ;

AMARRE. n.f. (Du néerl. *aanmar(r)en*, attacher) Tout lien servant à attacher, de l'amarre de soulier aux amarres d'un tablier ou au soin des enfants qui nous amarre à la maison. Fou à lier deviendra fou amarrable ;

BOËTTE. n.f. (Du breton *boued*, nourriture ; en anglais *bait* et en normand *beïte*) Appât utilisé par le pêcheur pour attirer poissons, crustacés et loups-marins. Par analogie, on nommera boëtte d'élection une promesse électorale... Et le jour du scrutin, chaque électeur ira déposer ses raves, les RAVES signifiant, au sens littéral, les œufs de la femelle du poisson ou du crustacé ;

BOTTE. n.m. (Anc. angl. *bât*, peut-être du latin *bastare*, porter) Bateau de pêche. On nomme p'tit botte ou p'tit canotte un jeune enfant qui suit un adulte, généralement son père, dans tous ses déplacements ;

HALER. v. tr. (De l'anc. néerl. *halen* ou du bas all. *halon* ; angl. *haul*, haler, tirer) Tirer sur, remorquer, amener au moyen d'un lien, d'une amarre, déplacer, enlever d'un lieu quelqu'un ou quelque chose. « Il a halé sa maison sur la butte. » Haler peut aussi signifier s'éloigner : « hale-toi de là ». Haler veut encore dire respirer, aspirer l'air : « haler son vent », le vent étant la respiration. À l'inverse, on entendra larguer son vent, pour expirer ;

HAVRER. v. intr. (De *havre*) Demeurer un certain temps au même endroit : « Il a havré chez son garçon tout l'hiver ».

Des mots de la chasse et de la pêche

Certaines expressions et certains mots sont venus de la chasse au loup-marin et de la pêche, comme :

AGAPIK. n.m. (Mot d'origine terre-neuvienne) Instrument utilisé lors de la chasse au loup-marin et réunissant à la fois les fonctions de la gaffe et du bâton-assommoir ;

CAPITAINE. n.m. Le propriétaire d'un bateau de pêche. Par analogie, on désignera du nom de capitaine tout chef de file d'une organisation quelconque, même le père de famille ;

LIGNE. n.f. (Du lat. *linea*, corde de lin) C'est le cordage fin, la ficelle. Il y a la LIGNE DE PÊCHE, qui est un fin cordage de nylon à l'extrémité duquel on fixe un croc et utilisé pour pêcher la morue ou un autre poisson et la LIGNE À BUTIN, ce que le Québécois nomme corde à linge.

Des mots d'Angleterre

D'autres mots sont d'origine anglaise mais ont souvent subi un traitement local :

BANQUIER. n.m. (Du germ. *banki*, banc ; avec l'influence de l'angl. *banker*, morutier) Nom donné à un navire pêchant sur les « grands bancs », fonds de pêche riches en morues, généralement près de Terre-Neuve. Aux Îles, comme à Saint-Malo, un banquier, c'est aussi un « pêcheur qui va sur les bancs de Terre-Neuve » ;

ÉGUIBER. v. tr. (De l'angl. *giblets*, abats de volaille) Étripier, vider un poisson de ses entrailles ;

FOCACELLE. n.f. (De l'angl. *fore castle*, gaillard d'avant d'un navire) La partie avant et couverte d'un bateau de pêche. Les Acadiens du Cap-Breton, eux, disent – et écrivent – forcassel ;

GALEWIND. [Prononcé : galiwine] n.f. (De l'angl. *gale*, coup de vent, et de *wind*, vent) Tempête, bourrasque de vent et de pluie ou de neige, grosse perturbation du temps. « On a eu toute une galiwine. » ;

MOCHE. n.f. (Influence de l'angl. *mash*, purée, de l'anc. fr. *mashier*, et du francique *mokka*, masse informe) Le mélange de pommes de terre, de choux raves et de carottes (ou autres légumes, au choix) en purée, que l'on cuisine quand le temps presse et que le repas doit en être un sans cérémonie ! ;

JIGUEUR. n.m. (De l'anc. fr. *gigue*, danse, d'où l'angl. *jigger*, de *to jig*, sautiller) C'est la masse de plomb d'une livre et demie, moulée en forme de poisson et portant à son extrémité deux crocs ou hameçons que le pêcheur agite dans l'eau. Et bien d'autres encore...

Des métathèses

Autre phénomène surprenant de la langue madeleinienne, c'est l'usage fréquent de la métathèse, comme un défi, lancé par les ancêtres, aux grammairiens qui ignoraient trop souvent l'heureuse prononciation d'un mot aux dépens de son écriture. On peut donner ici une petite idée de cet art de la permutation dans lequel les Îliens sont passés maîtres :

ATTOQUE. n.f. (Métathèse et réduction de *accotoir*) Appui qui sert à s'adosser, dossier d'un banc, d'une chaise. « Dans une traîne, y avait un banc avec une attoque pour pas tomber. » ;

BORBIS. n.f. (Altération de *berbis*, du lat. pop. *berbicem* et du lat. class. *berbecem* ; le fr., au XI^e s., utilise *berbis* et, dès le XII^e s., ses dérivés naturels : *berger*, *bergerie*) Brebis, moutons et agneaux, tous se retrouvent sous le générique *borbis* ;

POURGINÉE. n.f. (Métathèse et réduction de *progéniture*, descendance ; de l'anc. fr. *porgésir*, se marier, connaître charnellement) Nombreuse descendance, grande quantité d'enfants d'une même famille ou d'animaux d'une même portée. « Elle arrive chez-nous avec sa pourginée d'enfants. » ;

TALBATURE. n.f. (Métathèse de *tablature*, de l'ital. *intavolatura*, dérivé de *tavola*, du lat. *tabula*, table) C'est la difficulté à venir à bout d'une tâche ardue, le souci, la peine, un embarras ; « [au figuré et] familièrement, donner de la tablature à quelqu'un, [c'est] lui causer de la peine, du souci » (Littre, à l'art. *tablature*). « Mon Dieu ! que c'enfant-là m'a donné d'la talbature à matin ! » La langue jersiaise emploie le mot *talbâter* pour signifier importuner, ennuyer ; et il y aurait encore *gornier*, et *borrouette*, et *corver*, et *défricheter*, et *sorbetchet*, etc.

Des associations d'idées

Et combien d'expression et de mots introduits par association d'idées comme : le magasin, petit hangar où on emmagasine des objets, la remise de la langue québécoise ; être à mât corne pour décrire une personne, une situation, une chose à l'abandon, comme le bateau qui va à mât corne ; un(e) élève pour un(e) enfant élevé(e) ailleurs que dans sa famille naturelle ; un désert, pour une clairière, et désertier, pour faire un désert, défricher et nettoyer un terrain des souches qui l'encombrent. Et combien d'autres...

Des onomatopées

Et nous n'avons encore rien dit des mots formés par onomatopée, comme la quette, la brebis qu'on faisait venir en appelant « quet', quet', quet'... » et qui fait dire aux personnes d'un certain âge : « Une quette, c'est une borbis ». Et les nombreuses circonlocutions pour désigner ce que la pudeur excessive des ancêtres empêchait de nommer : être dans la boîte, ou être embarrassée, pour être enceinte, et débouler, pour accoucher ! ; avoir le va-vite pour désigner une diarrhée : attesté dans le Centre de la France depuis 1806, le terme est né d'une association d'idées entre l'urgence qu'entraîne cette indisposition et la rapidité avec laquelle elle se manifeste.

Tout au long d'un séjour aux Îles-de-la-Madeleine, on peut sentir le vent du large qui balaie les préjugés, et l'entière liberté d'un peuple insoumis qui épluche ses coquillages et plume ses légumes, qui persiste à dire des chevaux, mais un signau, et pour qui ils avient et j'étiens ont autant droit à l'existence que la plus parfaite des conjugaisons de tous les Grevisse du monde.

Je vous invite à découvrir cette saveur des mots des îles du large.

Chantal Naud

C.P. 1169, Étang-du-Nord
Îles-de-la-Madeleine, (Québec)
G0B 1E0
Tél. : (418) 986-2863

1. Les expressions et mots cités sont extraits d'un volume à paraître bientôt : le *Dictionnaire des régionalismes des Îles-de-la-Madeleine*. Auteur : Chantal Naud.



CULTURE ET UTILISATION DU lin à filasse DANS L'HISTOIRE DU QUÉBEC



Le brayage

Photo : Dyanne Beauvalet

Qui n'a pas été touché par une pièce de lin, nappe de grandes réceptions, chemise douce et confortable, linges à vaisselle inusables et absorbants ou un tailleur dernier cri ? Et bien plus...

Il faut savoir que la culture linière est la plus ancienne culture textile, bien avant la laine et la soie. Cette culture remonte à plus de 8 000 ans avant J.-C. Des vestiges retrouvés dans des cités lacustres, entre autres en Suisse, en attestent¹. Les Égyptiens en ont poussé le raffinement et l'art au point qu'une robe pouvait passer dans l'anneau d'un doigt. Cette culture s'est répandue, à travers les âges, dans tous les pays à climat tempéré. En Europe, l'industrie linière est demeurée la plus importante jusqu'à l'arrivée de la révolution industrielle et du coton.

En Nouvelle-France, les premiers arrivants ne se souciaient pas de la culture de plantes textiles, occupés qu'ils étaient, entre autres, au commerce lucratif des fourrures. Ils devaient donc importer de France les tissus et les vêtements. En 1665, le roi Louis XIV instruit Talon de la nécessité de mettre sur pied des manufactures textiles afin d'atteindre l'autosuffisance et pour l'exportation. Talon, à l'insistance de Colbert et du roi, ira, en 1666, jusqu'à confisquer tout le fil dans les boutiques, afin d'inciter les colons à la culture du chanvre et du lin. Il distribuera aussi des métiers à tisser et recommandera aux religieuses d'instruire leurs élèves sur le filage et le tissage. Cela porte fruit et, quelques années plus tard, on commence à voir du fil et de la toile mais pas de manufacture. Au fil des années et des intendants, les habitants sont encouragés à cultiver et à transformer ces plantes textiles, par différents moyens incitatifs : distribution

de graines de semence, envoi de tisserands, achat des récoltes à prix forts, et cela, sans atteindre les volumes escomptés.

En 1749, le Finlandais Pehr Kalm constate que chaque habitant, dans la région de Québec, a une parcelle de terre semée en lin. À la fin du régime français, les habitants peuvent se suffire à eux-mêmes en textiles, mais les manufactures de toiles, elles, ne sont toujours pas implantées. « Les paysans filaient, tissaient et confectionnaient leurs vêtements ; c'était un grand trait de l'économie paysanne. »² Aussi, au XIX^e siècle, alors que les tissus manufacturés en Angleterre sont très chers, on produit encore plus de lin. On constate donc que la culture du lin, ici, ne s'est jamais réalisée à grande échelle mais, par contre, de façon artisanale, elle a permis aux habitants de répondre à leurs besoins et plus.

Un travail laborieux

Pour bien comprendre ce phénomène, il faut savoir que la culture du lin est un travail laborieux, demeuré inchangé, même si on en mécanise les opérations à partir du XIX^e siècle.

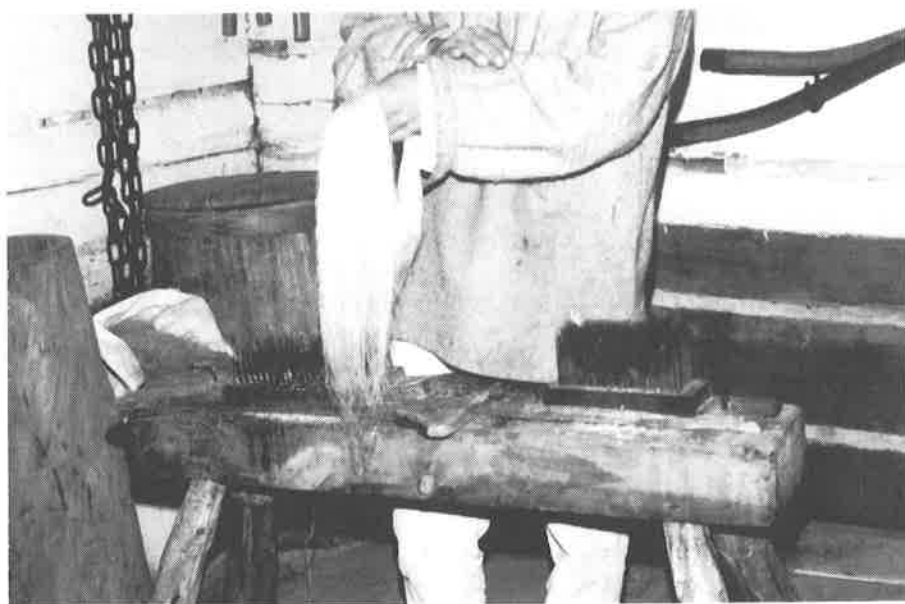
À l'époque, le lin « à filasse » (*linum usitatissimum*) est semé à la volée, très tôt, dès le réchauffement de la terre. Il est désherbé avant qu'il n'atteigne 10 cm. Le lin est sensible aux sols trop argileux ou sablonneux, aux averses, à la sécheresse, aux mauvaises herbes qui l'étouffent, et n'aime pas avoir les « pieds dans l'eau ».

De belles fleurs bleues ou blanches se produisent en juillet. Une nouvelle fleur par jour et seulement avant midi. Un champ de lin en fleurs, c'est un lac qui miroite. Les anciens le récoltent à maturation de la graine, ce qui a pour effet de donner une filasse plus grossière, mais aussi une graine

de laquelle on peut extraire l'huile et l'ensemencer l'année suivante. On peut procéder à l'arrachage dès la formation des « cabochons », ce qui donne très peu de filasse, mais elle est d'une très grande finesse. C'est celle dont on se sert pour les toiles fines, les broderies, les dentelles, etc.

Le lin est arraché à la main et mis en gerbe, selon que l'on procède à l'égrenage avant ou après le rouissage. Au Québec, le rouissage se pratiquant sur pré, on étend en javelle les tiges de lin sur le champ, recouvert d'herbes, sans les égrener, entraînant une grande perte de semences et une piètre qualité de la graine. Ici, le temps est le maître-d'œuvre ; temps sec le jour et belles rosées le matin. On le retourne

(broie), instrument de fabrication artisanale, (voir photo) est faite de « deux couteaux, les "brayons", qui s'emboîtent chacun dans une rainure encadrée par des traverses qui reposent sur un chevalet à hauteur de main d'homme »³. La chènevotte rompue, le sol se recouvre d'aigrettes emmêlées d'étope. Cette étope sera utilisée pour le calfeutrage. Dans la main du brayeur, on retrouve la filasse qui doit être écorchée à l'aide d'un couperet de bois ou plus tard d'un moulin flamand, pour gratter les aigrettes. Il reste, plus tard, à peigner les couettes de filasse à travers les dents des peignes, sorte de grosses brosses de bois ou de métal (voir photo). Il en résulte l'étope (résidu dans le peigne),



Le peignage du lin

Photo : Dyanne Beauvalet

régulièrement. L'opération dure de 3 à 4 semaines. Le rouissage, étape très importante, dissout la matière gommeuse, résineuse qui retient les fibres à la plante. Après le rouissage, l'égrenage se fait au fléau. Dès les années 1820, on conseille aux cultivateurs d'utiliser la méthode irlandaise de rouissage en eau, étang ou rivière qui prend moins de temps (3 à 5 jours). Pour ce faire, on se doit d'égrener avant. Mais les bonnes vieilles habitudes ne se perdent pas facilement...

Le brayage

À l'automne, une corvée de brayage s'organise. Elle débute par la chaufferie : sur des tréteaux surélevés au-dessus d'une fosse dans laquelle on nourrit un feu bien contrôlé, on étend le lin en fines couches afin de le rendre très sec et cassant. Il est ensuite distribué aux brayeurs qui vont le frapper, brisant et faisant voler ainsi la chènevotte, libérant la fibre. La braye

qui est filée en un fil plus grossier que la filasse, qui est la couette qui ressemble à des cheveux. Celle-ci, une fois filée à la quenouille ou à la couette, à la mouille ou au sec, sert au tissage des toiles fines ou encore comme fil de chaîne ; en trame, on utilise le fil d'étope ou la laine pour les linges à vaisselle, draps, couvertures ou autres. Le lin, dont la couleur naturelle est écriue, était blanchi sur pré après avoir été passé dans des solutions d'eau et de cendres de bois dur.

Avec le temps, on invente des machines qui font tout ce travail, toujours en respectant chacune des étapes. La machinerie est dispendieuse. Notre saison de culture est courte, mais surtout, avec l'avènement du coton peu dispendieux et déjà filé, la production linière a résolument périclité. Le lin ne sera plus cultivé que de façon artisanale et sporadique jusqu'au milieu du XX^e siècle, avec un sursaut temporaire dans les années 30-40.

La noblesse et la pureté du lin ont été reconnues de tout temps pour son utilisation dans les églises, comme pansements, comme fil à suture, etc. Nos ancêtres en faisaient un fil très résistant appelé « ligneux » et répondaient ainsi à tous les besoins en textiles.

Avez-vous encore de belles anciennes pièces de lin ? Dans un prochain article, j'aborderai les utilisations anciennes et modernes du lin ainsi que son entretien.

Dyanne Beauvalet

Interprète historique et tisserande
Reproduction de tissus
100, rue Principale nord, Sutton (Qué) J0E 2K0
(514) 538-5158

1. Paul Billaux, *Le Lin au service des hommes*, Paris, J.-B. Baillière & fils, 1969, p. 62.
2. Maurice Séguin, *La nation « canadienne » et l'agriculture (1760-1850)*, Essai d'histoire économique, Trois-Rivières, Éditions du Boréal Express, 1970, p. 64.
3. Hélène de Carufel, *Le lin*, Montréal, Éditions Leméac, 1980, p. 104.



Gilles Beaugrand

M A Î T R E O R F È V R E

« (...) Jusqu'au jour où un jeune artisan contemporain, renouant sans s'en douter une tradition interrompue pendant près d'un siècle, trace un dessin extrêmement sobre, martèle délicatement de belles feuilles d'argent, arrondit et soude des anneaux, polit soigneusement chaque partie et, quand elle est terminée, appose son poinçon sous la pièce : Beaugrand. C'est l'encensoir au galbe pur et gentil de la planche XXIV. Et son auteur est l'orfèvre Gilles Beaugrand, de qui on dira plus tard, et avec raison, qu'il a fait revivre, avec beaucoup d'esprit, de finesse et de discrétion, un art bien français – le seul art peut-être où les Canadiens français ont donné la pleine mesure de leur génie paysan, de leur sensibilité et de leurs dons manuels. »

Gérard Morisset, 1943

L'apprentissage

Fils d'Aristide Beaugrand-Champagne et d'Alma Léger, Gilles Beaugrand est né à Montréal le 1^{er} septembre 1906. Il étudie d'abord à l'Académie Querbes et par la suite au Collège Ste-Marie. L'École des Beaux-arts de Montréal ouvre ses portes en octobre 1923, sur la rue St-Urbain. Dès l'ouverture, Gilles Beaugrand s'inscrit le jour, comme étudiant régulier, et le soir, pour les cours de dessin. Pendant cinq ans, il étudie le modelage, les arts décoratifs, l'anatomie, la perspective et l'histoire de l'art. Ses professeurs sont Robert Mahias, Charles Maillard, M. Dyonnet, Henri Charpentier, Maurice Félix, Jean-Baptiste Lagacé et Emmanuel Fougerat. Il étudie notamment avec Paul-Émile Borduas, Léopold Dufresne, Robert Lapalme, Sylvia Daoust, Jean-Marie Gauvreau, Marjory Smith et Jean Palardy.

À la fin de ses études, en 1928, il obtient son diplôme d'enseignement des arts, c'est-à-dire la peinture, la sculpture et le dessin. Sur une recommandation de M. Charles Maillard, alors directeur de l'École des Beaux-arts, Gilles Beaugrand se voit remettre le Prix de la Province décerné par M. Athanase David, secrétaire de la province. Le prix consiste en une bourse d'excellence lui permettant de poursuivre des études en art en Europe, pour une période de trois ans.

En 1928, Gilles Beaugrand décide donc d'entreprendre un apprentissage technique à Paris, spécialement en ferronnerie d'art.

D'abord, il est admis à l'atelier d'Edgar Brandt. L'année suivante, il poursuit ses études, toujours à Paris, chez Émile Szabo. Finalement, son dernier stage s'effectue en 1930, à Seine-Port, à l'atelier de Richard Desvallières, fils du célèbre peintre Georges Desvallières. Donc, en plus de ses cinq ans d'études à l'École des Beaux-arts de Montréal qui font de l'artiste un grand dessinateur, la connaissance de ce métier d'art va lui permettre, à son retour, d'exercer un métier.

À son retour, en 1931, il est confronté à la crise économique qui sévit durement au Québec. On raconte qu'à cette époque, les élèves sortant de l'École des Beaux-arts ne se trouvent pas de travail parce qu'ils n'ont pas de métier. Ces artistes professionnels sont peintres, sculpteurs, architectes ou dessinateurs. Toutefois, une rumeur ou la mentalité du temps prétend « qu'ils ne savent rien faire » ! Dès le début des années 30 et afin de gagner leur vie, plusieurs artisans et artisanes aménagent un atelier de travail manuel. D'autres ouvrent une boutique d'artisanat, ouverte surtout l'été, pour les touristes, partout au Québec.

Pour Gilles Beaugrand, l'apprentissage de la ferronnerie d'art, qui demeure un choix personnel, répond à ses besoins en ces temps difficiles.

L'Atelier Beaugrand inc.

En 1932, il ouvre donc un atelier de ferronnerie d'art, rue de l'Épée, à Outremont. Vers 1935, Gilles Beaugrand délaisse de plus en plus la ferronnerie d'art au

profit de l'orfèvrerie religieuse. Finalement, la guerre 39-45 contribue à l'expansion de l'Atelier Gilles Beaugrand. En 1942, il engage un jeune homme âgé de quinze ans, Jean-Guy Tourangeau, un apprenti orfèvre fort talentueux. En 1948, il embauche Jean-Claude Proulx. Ces deux artisans deviendront, par la suite, de grands maîtres orfèvres. Ils demeurent, tous les deux, les grands et fidèles complices de la production artistique Beaugrand, depuis ce temps.

En 1946, Gilles Beaugrand s'associe en fiducie avec C. Clément Charest. Ils ouvrent l'Atelier Gilles Beaugrand Inc., toujours situé au même endroit. Il sort de l'Atelier Beaugrand Inc. des pièces d'orfèvrerie religieuse de toutes sortes : ciboires, calices et patènes, burettes, ostensoirs, crosses et anneaux épiscopaux, croix pastorales et médailles. De plus certaines pièces profanes sont exécutées : plateaux, théières et tasses, cafetières, corbeilles à pain et bibelots. Il est important de préciser qu'à cet atelier, tous les vases sacrés sont toujours réalisés en or solide et en argent massif. Néanmoins, les tabernacles, les lampes du sanctuaire et certains chandeliers sont fabriqués en laiton plaqué or ou argent.

En 1960, la Révolution tranquille s'amorce au Québec et, en 1964, c'est le Concile Vatican II. Gilles Beaugrand se voit dans l'obligation de se départir de plusieurs employés. En effet, les commandes de vases sacrés sont plus rares. Vers 1967 et après vingt ans d'effort conjugués, c'est la fin de l'association entre Gilles Beau-



Jean-Guy Tourangeau découpe une fausse coupe, 1997.
Photo : Ariane Robitaille

grand et C. Clément Charest. En 1983, Gilles Beaugrand est âgé de 77 ans. Lors d'une enquête orale ethnographique, celui-ci raconte qu'il n'y a personne dans sa famille pour assurer la relève de son entreprise. Un jour, on lui offre d'acheter ses bâtiments rue de l'Épée : maison, garage et l'atelier. Il profite de cette offre pour proposer la vente de son atelier d'orfèvrerie à un ami d'enfance, André Robitaille, alors président-directeur général de la Maison Desmarais & Robitaille Limitée. Ils se connaissent depuis l'enfance car les mères de ces deux hommes sont des amies de longue date.

À ce moment-là, l'atelier d'orfèvrerie de la Maison Desmarais & Robitaille, qui existe depuis plusieurs décennies, est plus ou moins rentable. C'est dans cette conjoncture que la Maison fait l'acquisition de l'équipement de l'Atelier Gilles Beaugrand inc., c'est-à-dire de l'outillage et de la machinerie. Elle acquiert les matériaux nécessaires aux travaux d'art : tables à dessin, bibliothèque, dessins Beaugrand. De plus, Gilles Beaugrand, qui ne désire pas de

retraite définitive, se joint à la Maison, avec Jean-Guy Tourangeau. Désormais, l'atelier porte l'appellation de Gilles Beaugrand – Division de Desmarais & Robitaille. Jusqu'en septembre 1995, il dirige l'atelier et crée de nombreux modèles originaux.

La relève

L'instauration d'un atelier d'orfèvrerie religieuse a toujours été un grand défi à relever. En effet, les crises économiques, les orfèvres qualifiés et l'offre et la demande sont des facteurs importants et problématiques pour le bon fonctionnement d'un atelier.

Comme nous l'avons mentionné au préalable, Gilles Beaugrand se joint à la Maison Desmarais & Robitaille avec Jean-Guy Tourangeau. Par la suite, Jean-Claude Proulx intègre l'équipe de l'atelier. Puis, quelques apprentis orfèvres se succèdent.

Depuis quelques années déjà, Messieurs Tourangeau et Proulx s'affairent à transmettre leurs connaissances techniques à une jeune relève d'apprentis. « On apprend en regardant l'autre faire », nous disent ces

maîtres orfèvres. Mario Lemelin, chef d'atelier, Daniel Paquette et Jean-Paul Dulon apprennent ce savoir-faire : apprentissage des connaissances historiques et techniques, exercices pratiques répétitifs, premières réalisations artistiques. Puis, à partir des dessins de l'artiste, ils poursuivent avec beaucoup de professionnalisme la continuité « Beaugrand », une tradition de plus de soixante-cinq ans au Québec.

La richesse du patrimoine Gilles Beaugrand

Aujourd'hui, une équipe assure donc la survie et la continuité de l'œuvre artistique de Gilles Beaugrand. Elle apprend les rudiments de l'emboutissage, du machinage, de l'orfèvrerie, du polissage, de la gravure, du placage et de la finition. Elle réalise ou restaure des vases sacrés, des patènes de communion, des tabernacles, des crosses d'évêques, des luminaires et d'autres objets liturgiques.

Gilles Beaugrand est incontestablement un grand maître de l'art sacré. Depuis 1935, il a créé une production en orfèvrerie religieuse exceptionnelle en Amérique. On retrouve ses œuvres haut de gamme partout à travers le monde, incluant au Vatican. Ses dessins et ses créations d'or et d'argent sont remarquables tant au niveau esthétique que technique. Du roman au gothique, de l'art moderne à l'art déco, ils témoignent d'un grand savoir-faire. La composition des motifs en filigrane et les gravures ciselées historiographiées révèlent un savoir de l'iconographie de l'art sacré depuis ses origines.

Âgé de quatre-vingt-dix ans, l'artiste est connu au Québec et à l'échelle internationale. Toutefois, il n'en demeure pas moins que ses œuvres sont méconnues du grand public. En effet, l'orfèvrerie religieuse est, depuis toujours, davantage accessible au milieu clérical. Les membres du clergé ont la possibilité d'utiliser avec admiration l'orfèvrerie religieuse quotidiennement. Néanmoins, les rituels du culte religieux ne permettent pas à la population d'admirer ce type d'œuvres d'art. Les fidèles n'ont pas nécessairement accès au sanctuaire, à la sacristie ou aux réserves des fabriques. Et pourtant, que de bons artisans et de belles créations à découvrir...

Andrée-Anne de Sève
Historienne de l'art
Tél. : (514) 381-8163



Hélène Baillargeon

Dotée d'une mémoire exceptionnelle, pour une dame qui a fêté ses 80 ans cette année, madame Baillargeon m'a accordé le plaisir de m'entretenir avec elle pour une recherche commandée par l'émission radiophonique *Des Musiques en mémoire*, à Radio-Canada, diffusée en novembre dernier.

En réponse à mon admiration pour avoir retenu des détails incroyables tels que des dates, des noms de lieux, des adresses, des personnes qu'elle a connues, elle me disait, un peu chagrinée : « Avant, j'avais une mémoire extraordinaire, mais maintenant j'ai une mémoire ordinaire » !

Ayant lu toute sa vie, elle me disait avec un brin d'humour : « C'est seulement le soir de mes noces que je n'ai pas ouvert un livre ». Son auteur préféré est Charles Péguy. Alors imaginez son bonheur quand elle a assermenté la petite fille de Péguy, pendant son mandat de juge à la Citoyenneté canadienne.

Voici un très bref résumé de sa prodigieuse carrière.

Née le 28 août 1916, à Saint-Martin de Beauce, elle est la dernière d'une famille de 12 enfants. Malgré son intérêt pour la musique, le contexte de la crise économique et son réalisme lui ont fait choisir une formation académique commerciale.

Elle a obtenu un diplôme de secrétaire-dactylo et a su travailler au service de gens illustres, entre 1936 et 1944, comme le très honorable Louis Saint-Laurent. Elle gagnait sa vie le jour et occupait ses soirées à étudier la musique ou à jouer du théâtre partout où elle a choisi de travailler. Ainsi, à Québec, elle a étudié la musique avec monsieur Louis Gravel ; à New York avec madame Steffi Rupp ; à Montréal avec Alfred Laliberté, tout en étant comédienne dans la troupe de théâtre Les Compagnons de Saint-Laurent.

En 1944, à l'âge de 28 ans, elle épousait l'homme de sa vie, Me André Côté, rencontré au travail. Elle abandonna dès lors son métier de secrétaire pour se consacrer entièrement à sa famille, qui se composera de trois enfants.

Mais ses amours ne l'ont pas distraite de sa passion pour la musique. Encouragée par son mari, elle a continué sa vie artistique. De 1945 à 1947, elle a chanté pour Les variétés lyriques, à titre de soliste. De 1950 à 1955, elle est interprète de folklore sur les ondes nationales et internationales



Hélène Baillargeon en compagnie de Gilles Pelletier et de Françoise Gratton, photo prise lors de l'émission *Des Musiques en mémoire*, SRC, 10 octobre 1996.

de Radio-Canada (*Songs de chez nous, Canciones del Canada et Le réveil rural*).

L'avènement de la télévision amènera madame Baillargeon à apparaître au petit écran, entre 1952 et 1973, dans des jeux questionnaires, dans le téléroman *Cap-aux-sorciers* et, surtout, à connaître la célébrité dans la populaire émission pour enfants *Chez Hélène*, diffusée à travers le pays tout entier. Durant cette même période, on pouvait également l'entendre aux émissions radiophoniques *Match inter-cités* et *Matinées d'opéra*. Son amour pour le folklore l'a fait voyager à travers le monde, entre 1957 et 1968, pour participer à des congrès internationaux et donner des récitals.

En 1973, sans justification valable, alors que l'émission *Chez Hélène* connaissait un grand succès, l'administration de CBC mettait fin définitivement à cette production, après 14 ans d'enseignement de la langue française aux enfants. Amère de cette décision, elle mit fin à sa carrière artistique. Par bonheur, on lui offrit la possibilité de devenir Juge à la Citoyenneté Canadienne, profession qu'elle a exercée de 1974 à 1985.

Elle est aujourd'hui membre de l'Ordre du Canada depuis 1973, vice-présidente nationale du Conseil Canadien des Arts Populaires depuis 1982, patron d'honneur du Festival mondial de Folklore de Drummondville depuis 1981 et vice-présidente

de la Fédération nationale des Chorales des Aînés.

Malgré une carrière fabuleuse et ses titres honorifiques, le rôle qu'elle considère le plus important de toute sa vie est celui de mère de famille. Elle a toujours accordé la priorité à sa famille, même devant des offres très alléchantes. Elle a entre autres refusé de participer à une populaire émission américaine.

Madame Baillargeon est une femme qui est restée fidèle à ses valeurs dans tout ce qu'elle a entrepris.

Gaëtane Breton

Mon Intérêt pour Hélène Baillargeon

Depuis au moins deux ans, je désirais la contacter pour mieux la connaître. Absente des médias depuis plusieurs années, je la croyais même décédée. Mes souvenirs d'elle à la télévision, notre passion commune pour le folklore et notre lien de parenté (nous sommes petites cousines) ont eu raison de mes hésitations à la rejoindre. Ma mère étant une Baillargeon, lors de notre première rencontre, nous avons comparé nos arbres généalogiques. J'ai eu alors le plaisir de découvrir que nous avons le même ancêtre. Arrivé en Nouvelle-France, en 1648, Jean Baillargeon était un aventurier qui chercha fortune en Amérique. Par esprit de famille, elle a fondé l'association des Baillargeon. Nous partageons toutes deux fièrement le sentiment d'appartenance à la Beauce.

G.B.

Productions

Elle a enregistré 15 disques de chansons folkloriques avec les compagnies Folkways, Dominion et RCA Victor.

Elle a publié deux recueils de chansons folkloriques : *Vive la Canadienne*, en 1962, aux Éditions du Jour et *Chansons de Chez Hélène*, en 1967, aux Éditions Thompson, à Toronto.

Reproduits en DC : *Singer and songs of Canada*, chanteurs et chansons, Folkways records (6 disques) et *Chansons folkloriques du Canada* par Radio Canada international.



UNE ASSOCIATION QUÉBÉCOISE DE « LOISIRS FOLKLORIQUES » DITES-VOUS ?

« Notre musique traditionnelle a trouvé, par le passé et encore de nos jours, plus d'audience auprès des étrangers et des anglophones d'ici qu'auprès des Québécois francophones. C'est en effet à l'étranger que des violoneux comme Joseph Allard, Jos Bouchard et Jean Carignan ont connu la notoriété, sinon la gloire. »

Inconnu

Depuis déjà quelques années, l'attrait de renouer avec ses racines musicales se fait de plus en plus pressant. Serait-ce un besoin d'identification, d'appropriation, de fierté collective ou, tout simplement, un simple et légitime désir de jouer, d'entendre et de danser sur nos mélodies traditionnelles ? Bien malin qui saurait, en quelques mots, décrire l'essence même de cette motivation profonde mais elle trouve écho dans les fondements mêmes de l'Association québécoise des « Loisirs Folkloriques ».

L'Association a connu des débuts bien modestes. En 1975, trente-quatre membres, nostalgiques diront certains, tous violoneux, décidaient de former une association comme il en existe tant aux États-Unis et dans d'autres provinces canadiennes. Se donnant comme objectif de regrouper et concerter tous les violoneux de la province, d'organiser des activités et de publier une lettre mensuelle, ainsi naissait l'Association des Violoneux du Québec (AVQ). Un rythme de croissance continu s'instaure dès le début. Après à peine un an, l'on dénombre déjà 162 membres et près du double l'année suivante. Une première production voit le jour en 1979 ; il s'agit d'un disque de musique traditionnelle intitulé *l'Association des Violoneux du Québec*.

Huit ans plus tard, c'est à un organisme constitué de cinq comités régionaux et fort de près de mille membres violoneux certes, mais aussi accordéonistes, gigueurs, harmonicistes, chanteurs, conteurs et danseurs que le ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche accorde officiellement sa première reconnaissance. En parallèle naît un autre organisme, l'Association des Loisirs Folkloriques du Québec (ALFQ).

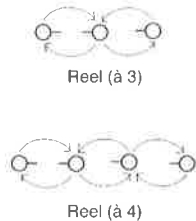
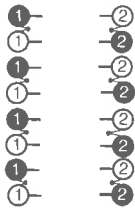
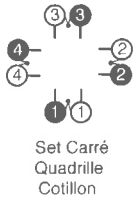
Soucieuse de bien représenter les membres qui la constituent, l'AVQ amorce un dialogue pour un changement de raison sociale. Sa vocation première de recruter, sur une base volontaire, tous les musiciens folkloriques, et plus spécialement les violoneux, afin d'échanger les richesses culturelles et musicales des différentes régions du Québec, de promouvoir et enfin de préserver les valeurs musicales faisant partie de notre patrimoine ne s'est jamais démentie. Mais, elle fait alors face à une réalité et un besoin aussi grand des groupes connexes. Cette musique, qu'ils souhaitent préserver et promouvoir, ils la définissent comme étant l'élément le plus positif et le plus dynamique de la vie sociale au Québec et si elle venait à disparaître, c'est la vie qui disparaîtrait puisque cette dernière est au centre de toute vie par son rythme.



Les organismes d'alors organisent des activités, tiennent des stages, publient. Tout est bon pour stimuler les membres à la pratique folklorique synonyme d'un loisir enrichissant. L'année 1985 est celle du fusionnement officiel : l'AVQ et l'ALFQ deviennent l'Association québécoise des « Loisirs Folkloriques ». Le membership franchit le cap des 1 500 membres, on est à la deuxième édition du Festival national du Folklore Québécois (FNFQ) et la publication est en pleine transition...

Plus d'une décennie s'est écoulée et on peut, sans mentir, affirmer que la progression de l'organisme demeure constante et qu'elle illustre bien l'augmentation du niveau de conscientisation de la population pour la préservation et la valorisation du patrimoine intangible. Les besoins sont réels et l'association compte bien tout mettre en œuvre pour réaliser sa mission de préservation et de valorisation. Aujourd'hui, c'est avec un conseil d'administration expérimenté, un membership oscillant autour des 3 500 membres, un bon nombre de productions à son actif, une revue toujours en quête de bien refléter la diversité de notre patrimoine et des projets plein la tête, que l'AQLF s'appête à franchir le cap de l'an 2000.

Alain Billette



Du set au cotillon...

Petite introduction à la danse traditionnelle québécoise et à ses genres...

Qui n'a pas un jour dansé son petit cotillon dans sa parenté, ou ne s'est pas élancé dans un rigodon lors de la Saint-Jean ? Ayant tous en tête quelques noms de danses de chez nous, nous n'en connaissons toutefois que rarement le contenu. Afin d'établir cette nomenclature de la danse québécoise, nous tiendrons compte de la forme de la danse (dispositif spatial et structure chorégraphique) ainsi que de son origine et de son développement historique. Rappelons qu'il est toujours difficile, sinon illusoire, de vouloir établir des classifications en arts et traditions populaires tant celles-ci produisent des variations multiples sur un même thème, selon la région ou l'époque.

Comme il ne s'agit que d'une petite introduction, nous avons pris le parti de référer le lecteur aux ouvrages analysant plus profondément chacun des genres présentés.

La contredanse

La contredanse ou contredanse anglaise comme on l'appelle parfois¹, se danse sur deux fronts (au Québec) : une ligne de femmes faisant face à une ligne d'hommes². Son appellation d'anglaise n'est pas fortuite. Les contredanses du Québec tirent effectivement leur origine des Îles britanniques³. Bien que l'Italie de la Renaissance ait expérimenté ce type de danse de figures, c'est vraiment l'Angleterre du XVII^e siècle qui lui donne ses lettres de noblesse⁴. Son succès sera tel que la France, ainsi que quantité d'autres pays, l'adopteront rapidement. Appelée *Country Dance* dans son pays d'origine, la France l'adoptera dès la fin du XVII^e siècle en francisant son appellation en contredanse⁵. Les Français composeront d'ailleurs quantité de contredanses qui se diffuseront parallèlement aux anglaises. Notons en passant que la danse sur deux fronts de la Nouvelle-Angleterre s'appelle *Conradance*, anglicisation du mot contredanse...

Les contredanses du Québec sont la plupart du temps de forme assez tardive (XIX^e siècle), n'étant généralement pas progressives à 2, à 4 ou à 6 comme l'étaient leurs ancêtres des XVII^e et XVIII^e siècles. Dans notre tradition, le premier couple exécute généralement une série de figures qui se termine par le déplacement de ce premier couple vers le bas de la danse, chacun des autres couples ayant remonté d'une place. Les contredanses des XVII^e et XVIII^e siècles faisaient plutôt remonter tous les couples paires de place en place vers le haut de la danse, tandis que les impairs descendaient vers le bas.

Nos contredanses sont plutôt des adaptations écossaises (ou irlandaises) de la contredanse anglaise, et sont souvent giguées, ou comportent des pas plus sophistiqués que la simple marche. Pensons à la *Contredanse* de Chicoutimi, au *Spandy*, à *La Belle Catherine*...

Ce genre de danse se retrouve principalement dans l'Est de la province, bien que son dispositif spatial sur deux fronts se soit imposé à d'autres types de danses, comme les brandys.

Le cotillon

En 1706, Raoul-Auger Feuillet publie, à Paris, un « branle à quatre », qu'il intitule « Le cotillon », et qui se danse sur une chanson à la mode : *Ma commère quand je danse / mon cotillon va-t-il bien ?...* Le succès remporté par cette nouvelle danse fera en sorte que le mot cotillon désignera bientôt un genre de danse⁷, et non plus une danse en particulier.

Ce premier cotillon se dansait à deux couples se faisant face. Le cotillon, comme genre, évoluera rapidement vers le carré de quatre couples et conservera sa structure en rondeau, qui fait alterner chaque figure avec un refrain. La suite de figures du cotillon québécois est généralement de ce type : (il

peut y avoir une introduction précédant le refrain) ; Refrain + Étoile des Dames (ou moulinet) ; Refrain + Étoile des Hommes ; Refrain + Ronde des Dames ; Refrain + Ronde des Hommes ; Refrain + Chaîne ou Chaîne du cotillon double.

Bien qu'on puisse trouver des exceptions, le refrain se fera sur une partie de la mélodie tandis que la figure sera exécutée sur l'autre.

Le cotillon se retrouve surtout dans l'Est de la province, particulièrement dans Charlevoix et le Saguenay, et en Gaspésie. Ajoutons qu'une danse apparue au XIX^e siècle, qui tient presque autant du jeu que de la danse, portera aussi le nom de cotillon. On utilise souvent des objets divers pour danser ce nouveau cotillon, que ce soit un miroir, un mouchoir, une canne, etc. L'article en question sert à désigner le meneur de la danse qui a le champ libre, ou presque. Un exemple de danse traditionnelle québécoise provenant du cotillon XIX^e siècle ? *La Danse du Capitaine* (Saguenay). On s'y tient en ronde et celui qui porte la casquette va danser et gigner au centre, puis remet sa casquette à un autre qui ira aussi danser au centre du cercle.

Le quadrille français et le quadrille anglais

Le quadrille arrive au Québec avec la fin des guerres napoléoniennes (1815)⁸, et n'est en fait qu'un pot-pourri de contredanses françaises, de la fin de XVIII^e. Le mot quadrille désignait alors une équipe de danseurs de l'Opéra (comme dans escadrille). À cette époque, le pot-pourri de contredanses pouvait faire succéder jusqu'à neuf danses. Par la suite, on fixera leur nombre à cinq ou six. Les 4 premières parties se fixeront dans l'ordre suivant : *Le Pantalon*, *L'Été*, *La Poule*, *La Pastourelle* (aussi *La Trénièse*). Les cinquième et sixième parties s'intituleront souvent *La Galope* ou *La Finale*. Le Québec héritera de

cette suite et la perpétuera jusqu'à nous,

Dans notre répertoire traditionnel, on distingue le quadrille français du quadrille anglais, bien que le premier ait pu nous parvenir par le biais de maître à danser anglais.⁹

La défaite de Waterloo passée, les échanges entre la France et l'Angleterre reprendront de plus belle. Celle-ci lancera alors son propre quadrille : le *Quadrille des Lanciers*. Bien que fortement inspirée du modèle français, cette danse se distingue principalement par sa cinquième figure, justement appelée Lanciers. D'autres quadrilles québécois sont vraisemblablement d'origine britannique : le *Caledonia* (Île d'Orléans) et le *Saratoga* (probablement américain).

Le quadrille se danse aussi bien en carré de quatre couples, qu'à huit couples, que sur deux fronts de couples se faisant face. Cette dernière disposition a évidemment comme effet d'éliminer les temps de pause des couples latéraux. Les cinq ou six parties se dansent généralement sur des mélodies différentes l'une de l'autre, avec arrêt musical entre chacune. L'aire du quadrille s'étend, en gros, du comté de Portneuf à l'embouchure du Saguenay, et, pour la Rive-sud du Saint-Laurent, de Lotbinière à la Gaspésie. C'est donc essentiellement une danse de l'Est, bien qu'on en trouve quelques traces ailleurs (Lanciers-Valsés à Montréal, quadrille à Mascouche...).

Le set carré

Aussi appelé set callé ou danse callée, le set est le benjamin de notre tradition. Arrivé récemment (fin du siècle dernier ou au début de celui-ci) il a couvert presque tout le territoire, bien que certaines régions lui aient toujours résisté (telle l'île d'Orléans¹⁰). Le set nous vient de nos voisins du Sud et est inmanquablement associé au call, d'invention américaine lui aussi. Ce qui explique que nos calleurs traditionnels callent surtout en anglais même s'ils sont, ainsi que l'ensemble des danseurs, francophones.¹¹

Le set carré comporte généralement trois parties (première partie, deuxième partie et breakdown). Cependant il ne comporte souvent qu'une partie et qu'une finale (aussi appelée « coquette »). Ces parties de set (sauf la finale) sont constituées d'une figure centrale et d'une transition permettant à chaque couple d'exécuter cette figure. Aussi, le set se distingue principalement des autres genres de danses traditionnelles par sa séquence de figure (ou mode de progression). Le premier couple exécute la figure avec le deuxième couple, puis avec le troisième, finalement avec le quatrième. Vient ensuite la transition. Ce sera ensuite au tour du deuxième couple de faire la figure avec le troisième couple, puis avec le quatrième, puis avec le premier. Puisque chaque couple

accomplit la figure avec chacun des trois autres couples, cela nous donne douze répétitions de la figure. Le set représente donc un fin mélange des danses « progressives »¹² d'origine britannique, et de figures à la française développées au XVIII^e siècle.¹³

Le reel

Avant d'être un genre musical, le reel est tout d'abord un type de danse, typiquement écossais, il remonte aussi loin que le branle de la Hay, publié par Thoinot Arbeau en 1589¹⁴.

La figure de base des reels est le Hey, aussi appelée Figure eight ou Reel. Du Reel of Tulloch écossais au Reel à neuf du Québec on retrouve ce trajet en forme de « 8 » qui peut être exécuté par trois danseurs (*Threesome reel*) ou trois groupes de danseurs (le Reel à neuf québécois), ou même par quatre danseurs (*Foursome reel*), dans ce dernier cas une boucle supplémentaire étant ajoutée au 8.

Le reel apparaît en Écosse au XVIII^e siècle¹⁵. À l'origine il ne se faisait qu'à trois danseurs, puis vers la fin du siècle les formes à quatre font leur apparition. Au XIX^e siècle, des versions à 5, 6, ou 8 danseurs sont mentionnées, mais aucune de celles-ci n'a persisté dans la tradition écossaise (selon M et Mme Flett). Tous ces reels consistent en une alternance de « setting » (pas sur place) et de « figure eight » ou « reel ».

Notre littérature mentionne souvent ces reels à quatre qui n'étaient guère plus pratiqués à l'époque des premières collectes, sauf peut-être dans l'Est et surtout dans les provinces Maritimes. Le reel, en adoptant la formation de la contredanse, a cependant laissé une progéniture importante dans les différents brandys (généralement gigués) qu'on retrouve dans plusieurs endroits de la province.¹⁶

Reste finalement les autres formes de danse qui font figure d'exception dans notre tradition : danse du barbier, ronde-chantée, ronde-jeu, concours d'agilité et d'adresse (danse du balai par exemple), et bien sûr la gigue, mais cela est une autre histoire...

Pierre Chartrand

1. Le célèbre violoneux Louis Boudreault (Chicoutimi) nommait la contredanse de sa région tout simplement « l'anglaise ».
2. La country dance, de l'Angleterre du XVII^e s., utilisait quant à elle plusieurs types de formation : le carré, les deux fronts, le cercle, deux couples face-à-face, etc.
3. *La danse traditionnelle dans l'Est du Canada, Quadrilles et cotillons*. Voyer, Simonne, Presses de l'Université Laval, Québec, 1986, p. 46.
4. Le premier manuel important, et disponible à tous, est le fameux *English Dancing Master*, de l'éditeur John Playford, Londres, 1651.
5. *La contredanse française et les renouvellements de la danse française*, Guilcher, Jean-Michel, Paris, Mouton & Co., 1969.



6. Qui n'a cependant rien à voir avec les branles en ronde si populaires depuis le XVI^e siècle.

7. Le terme de cotillon deviendra par la suite synonyme de « contredanse française ».

8. Voyer, *op.cit.*

9. Dans un cahier manuscrit ayant appartenu à Mme P. Sheppard, l'on retrouve en effet la notation de ce qui fut probablement un des premiers quadrilles dansés au Bas-Canada, vers 1819-1820. Au haut du document, on peut lire à gauche : "1st Quadrille ever danced in Quebec" et à droite : "Payne's Quadrille".

10. Voir les commentaires très instructifs de Mme Georgianna Audet sur le sujet, dans le film « La révolution du dansage » de la série « Le son des Français d'Amérique » d'André Gladu (1976).

11. M. Ovila Légaré est vraisemblablement le premier à vouloir franciser ces calls : « Je dois d'abord m'excuser auprès des autorités du bon Parler Français pour les deux anglicismes : set et caller. J'ai consulté Harraps et je n'ai pu trouver d'équivalent en français ; cependant, j'en conclus que caller un set, en bon français, ce doit être l'« Ordonnateur » de la figure de danse. Mais, de toute façon, comme il s'agit de danses américaines adaptées chez nous ; et comme, d'autre part, les mots set et caller sont tellement répandus dans la province de Québec, je craindrais de ne pas attirer l'attention des amateurs des danses carrées, si j'employais un autre terme. »

12. « Progressives » dans le sens où les couples « progressent » d'un couple à l'autre en exécutant toujours la même figure.

13. Pour plus de détails sur l'origine du set, voir : *La danse traditionnelle dans le Bas-Saint-François*, Legault, Normand et Chartrand, Pierre, Mnémo, Drummondville, 1996. Voir l'introduction : « Origine du set carré » p. 7-9.

14. *Orchésographie*, Arbeau, Thoinot, Langres, 1589, réédité chez Minkoff, Genève, 1972.

15. *Traditional Dancing in Scotland*, Flett J.P. et T.M., Routledge and Kegan Paul, Londres, 1964.

16. Pour plus de détails sur l'évolution du brandy, voir *La gigue québécoise*, Chartrand, Pierre, AQLF, Montréal, 1991, (vidéo-livret).

Festival international des arts traditionnels

Imaginaires
francophones

Centre de valorisation du patrimoine vivant

Atelier du patrimoine vivant, 42 rue Notre-Dame, Place Royale à Québec, dès le 5 mai et ce jusqu'au 13 octobre inclusivement. L'atelier accueillera encore une fois une batterie d'artisans qui feront sur place des démonstrations de leurs savoir-faire traditionnels. La «boutique» vous y attend pour le plaisir des yeux. Vous pourrez vous-y procurer la nouvelle publication «Québec et le patrimoine vivant» accompagnée d'un disque compact. Cette production du Centre présente les actions de 17 partenaires en patrimoine vivant à Québec. À mettre dans votre itinéraire estival!

Tél : (418) 692-2638

Festival international des arts traditionnels, de retour entre les 8 et 13 octobre, dans la région de Québec. Le thème sera *Imaginaires francophones*. Une pré-programmation sera disponible au début du mois de juin 1997. Communiquez avec nous pour l'obtenir.

Centre de valorisation du patrimoine vivant, 310, boul. Langelier # 241 Québec, Qc G1K 5N3 Téléphone : (418) 647-1598
Télécopie : (418) 647-4439 Adresse électronique : cvpv@videotron.ca Internet : mcc.gouv.qc.ca/pamu/organismes/cvpv/cvpv.ht

du 8 au 13 octobre 1997

Info : 647.1598

 CENTRE DE VALORISATION
DU PATRIMOINE VIVANT

 Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

 VILLE DE
québec

 CRIPSON

Devenez membre du Centre de valorisation du patrimoine vivant afin de connaître tous les détails de nos activités.

Activités générales du centre :

Soirées de danse traditionnelle

**Atelier du patrimoine vivant et FIAT
Bulletin**

Diffusion des métiers traditionnels

**Point de vente de disques, cassettes & vidéos
de musique traditionnelle.**



Transmission des traditions aux enfants

CROISSANCE DES ÉCHANGES ENTRE EXPERTS SUR LE PLAN INTERNATIONAL



De gauche à droite : Rolf Leander (Suède), secrétaire-général et trésorier du CIOFF, Agnetha Folestad (Suède), présidente du Comité organisateur de la Conférence et un délégué du Brésil, apprenant à jouer des cuillères et du « bonhomme gigoux » du Québec.

Photo : France Bourque-Moreau

En juillet dernier, dans la jolie petite ville de Rättvik entourée des lacs de Dalarna, au cœur de la Suède, se tenait la 3^e Conférence internationale pour la transmission de la tradition et de la culture aux enfants. Organisée par le CIOFF (Conseil international des organisations de festivals de folklore et d'arts traditionnels), cette rencontre suivait celles déjà tenues à Zielona Gora en Pologne (1993) et Milwaukee aux États-Unis (1995), et qui sont habituellement présentées dans le cadre de festivals folkloriques internationaux.

La troisième édition s'est déroulée durant le Festival international de Rättvik, dont la programmation se distinguait des autres festivals auxquels j'avais déjà eu la chance de participer en tant que danseuse ou personne ressource. La grande participation du public aux soirées de danses après les spectacles fait partie intégrale de la programmation du festival. Ainsi, chaque soir, la population est invitée à danser à cinq endroits différents sur le site du

festival. On y danse sur des airs joués par des musiciens suédois, parfois très jeunes, qui sont regroupés par styles de danses traditionnelles : Polskas, Schottisches, Hambos, etc. Ces lieux de rassemblement, très propices aux échanges entre générations, nous permettaient d'être témoins d'un type d'événements où la transmission aux enfants peut se réaliser, et ce, dans sa forme la plus simple et spontanée.

C'est donc dans une ambiance décontractée et communautaire que la conférence s'est tenue avec la participation d'une vingtaine de conférenciers étrangers (Brésil, Argentine, États-Unis, Canada, Lettonie et Bashkortostan – République autonome de la Russie). Plusieurs éducateurs et intervenants suédois se sont également joints au groupe pour assister aux présentations des conférenciers et partager leurs expériences. Au terme de trois jours de réflexions et de discussions, les participants ont émis plusieurs recommandations. Celles-ci ont été adressées et soumi-

ses à la Commission culturelle du CIOFF, lors de son Congrès mondial (en septembre dernier à Puerto Rico) par l'entremise de M. Rolf Leander, secrétaire-général et trésorier de l'organisme, présent à la Conférence de Rättvik. Parmi celles-ci, on retrouve la création d'un comité permanent du CIOFF qui verrait à coordonner une concertation accrue sur le plan international, visant à développer des objectifs et des projets spécifiques dans le domaine de la transmission des traditions et de la culture aux enfants, notamment dans le secteur de l'éducation et dans le cadre des festivals folkloriques d'enfants.

France Bourque-Moreau

Membre du Conseil d'administration du CQPV, France Bourque-Moreau est reconnue, autant au Québec qu'à l'étranger, comme spécialiste dans le domaine de la transmission des traditions aux enfants. Elle fait partie d'un Comité international ad hoc du CIOFF visant à développer ce secteur au sein de cet organisme international. Elle représentait officiellement le CQPV à la conférence de Rättvik.



3^E SYMPOSIUM QUÉBÉCOIS DU PATRIMOINE D'EXPRESSION

Dynamisme et nouveautés



Les danseuses Ceilidh de Montréal

Dernier week-end de janvier 1997. L'auditorium du Patro Le Prévost, à Montréal, rue Christophe-Colomb, fait salle comble. 1 500 personnes sont venues assister au pot-pourri de spectacles présenté dans le cadre du 3^e Symposium québécois du patrimoine d'expression. Ils y verront défiler sur scène plus d'une vingtaine de groupes ou d'artistes venus tour à tour présenter des extraits de leur spectacle. Aussi appelé *showcase*, le pot-pourri est un spectacle de promotion qui a pour objectif premier de rassembler diffuseurs et artistes. Ainsi, les diffuseurs présents ont pu voir les groupes en spectacle et les rencontrer par la suite. Une salle avait été aménagée pour permettre aux artistes, groupes et artisans de promouvoir leurs produits et établir des liens d'affaire: la Place Contact. De nombreuses rencontres se sont tenues pour préparer des ententes de services et de coopération.

Le Symposium s'adresse tout spécialement aux intervenants du patrimoine d'expression qui peuvent y échanger, participer à des ateliers et présenter des spectacles dans le but de partager leur savoir-faire. Cette année, les organisateurs avaient prévu quatre ateliers – répertoire de danses ; direction d'un spectacle ; transmission des traditions aux enfants ; financement et échange – avec la participation de quelque trente-cinq personnes-ressources du milieu. La soirée du vendredi a été celle de la Folkothèque de l'amitié culturelle, où tous ont été invités à partager leur culture au rythme des danses internationales et québécoises. Trois groupes issus des communautés culturelles ont été de la partie pour montrer leur folklore et, en retour, apprendre des danses québécoises.

Cette troisième édition du Symposium réservait à tous une grande primeur : le lancement des Grands Prix du patrimoine d'expression du Québec. Désormais, ils seront un moyen privilégié de reconnaître l'apport de personnes qui travaillent seules ou en groupes à la diffusion, la promotion et l'interprétation et de récompenser le bénévolat associé aux principales manifestations du patrimoine d'expression : musique, chant, danse, conte et costumes. Dans cet esprit, un hommage tout spécial a été rendu à l'émission hebdomadaire *Des Musiques en mémoire*, diffusée sur la chaîne culturelle FM de Radio-Canada et au travail exceptionnel de Lorraine Chalifoux et d'Élizabeth Gagnon. Rappelons que la direction de Radio-Canada avait annoncé qu'elle retirait cette émission de l'horaire ; elle a été sauvée in extremis suite aux revendications du milieu.

Lors du Symposium, les membres de HPVQ se sont réunis en assemblée générale. L'organisme a élu de nouveaux membres à son conseil d'administration, qui se présente dorénavant comme suit : Jean-Claude Ménard (président), Laura Miniaci (vice-présidente) et Guy Landry (secrétaire). Le conseil est complété par les membres suivants : Jacques Biron, France Bourque-Moreau, Vartan Cherikian, François Duval, Lise Sirianni et Alvin Veloso. Administrateurs et administratrices sont déjà à l'œuvre pour la préparation des programmes 1997 et la réalisation du 4^e Symposium québécois du patrimoine d'expression.

Guy Landry

Héritage et Patrimoine vivant du Québec (H.P.V.Q.)



Chanson pour accueillir un groupe portugais
Photo : France Bourque-Moreau

LES ENFANTS AUTOUR DU MONDE

*Un atelier de formation
de formateurs
dans un camp de jour*

Une aventure fascinante, une occasion extraordinaire de vibrer aux rythmes du monde, de voyager au cœur de l'âme humaine dans sa diversité et dans sa beauté, voilà ce que nous vivions lors de cet atelier « Les enfants autour du monde ».

C'est dans le cadre du sixième Festival folklorique international de Lachine, du 25 au 30 juin 1996, que Danse-Éducation-Folklore du Québec, en collaboration avec Bourque-Moreau Associés, organisait cet atelier à deux volets : un camp de jour pour enfants de 6 à 12 ans et un camp de formation pour intervenants. Par des activités axées sur la danse, la musique, l'artisanat et les jeux traditionnels, Les enfants autour du monde nous ont permis de vivre une expérience culturelle multi-ethnique des plus touchantes. Oui ! Touchante ! Car beaucoup plus que le simple fait de transmettre des informations et des connaissances, la formule incluait la rencontre des différentes troupes du festival permettant ainsi une magie et une émotion indescriptibles, au-delà des frontières et des mots.

Nous étions près d'une quarantaine à participer à ce camp – une vingtaine d'enfants, une quinzaine d'adultes et les trois animatrices : France Bourque-Moreau, Lucie Allyson et Louise Dussault-Lessard.

La première journée, nous faisons plus ample connaissance et préparions la venue des groupes. Le gymnase où nous étions brillait de mille couleurs teintées des quatre coins du monde. Nos voix s'unissaient déjà à travers des chants d'ici et d'ailleurs. Nos corps se balançaient aux rythmes des danses de chez-nous et des pays que nous allions bientôt rencontrer. Nos yeux et nos oreilles s'émerveillaient devant des instruments de musique inusités, des costumes flamboyants, des contes, des légendes et des histoires qui font le charme des différents peuples. À la fin de la première journée, munis d'un « passeport » et d'un carnet d'autographes, nous étions prêts à accueillir les troupes de danseurs et de musiciens.

Les trois jours suivants, six troupes venaient nous rencontrer : du Portugal, de l'Écosse, de l'Allemagne, de la Russie, du Chili et d'Israël (Yéménites). Trois journées intenses, émouvantes et inoubliables ! Trois journées de frissons, de rires et de gorges serrées par l'émotion.

Chaque visite prenait l'allure d'une grande fête, tissant des liens inoubliables. Nous avions tous l'impression que les barrières n'existaient plus, que nous touchions au cœur de chacun quelle que soit

sa nationalité. Marie-Hélène, une petite fille adorable de cinq ans, s'exclamait en les croisant par hasard sur la rue : « Regardez ! Ce sont nos amis les Écossais ! » Que dire de plus ! Tout est là, dans cette petite phrase. Et c'est ce que chacun de nous, adultes comme enfants, ressentions : l'amitié.

Personnellement, j'ai vécu chaque instant comme un immense privilège. Voir ces troupes évoluer sur scène suscite déjà une fascination et un émerveillement, mais vivre un atelier comme celui-ci vient chercher une émotion encore plus profonde.

La présence des enfants est ici une clef extraordinaire pour ouvrir les portes de nos cultures. Je souhaite qu'un tel événement se perpétue et se multiplie afin de permettre une plus grande ouverture sur le monde, prémices pour la compréhension, l'harmonie et la paix entre les différents peuples. Finalement, nos différences ne sont que des variations sur un seul thème : l'être humain et son expression.

Avec toute ma reconnaissance aux organisateurs et aux différentes troupes qui ont bien voulu nous partager leurs trésors.

Sylvie Patenaude



Marguerite Volant



PASSIONS, HISTOIRE ET FICTION

Chaque jeudi soir d'automne, en 1996, plus d'un million de téléspectateurs ont vibré à la passion de la fière Marguerite. Le Musée McCord avait collaboré étroitement avec la maison de production Cité-Amérique pour documenter cette télésérie somptueuse : la collection compte de nombreux objets, manuscrits et tableaux du XVIII^e siècle. Heureux retour des choses, c'est maintenant la fiction qui introduit à l'histoire, en fournissant la trame d'une exposition captivante sur une période charnière. À voir absolument, d'ici au 19 octobre 1997.

Sept personnages fictifs à retrouver, sept univers historiques à découvrir

Par cette exposition, le McCord poursuit son exploration d'une muséographie accessible et invitante. Après avoir fait connaissance avec les grands acteurs de cette époque mouvementée, le visiteur découvre sept « tableaux » historiques. Chacun d'eux, habité par l'un des principaux personnages de la télésérie, fait découvrir un univers particulier. Le bureau de Claude Volant, par exemple, permet d'évoquer les tâches d'un seigneur, alors que la chambre de Marguerite nous introduit dans l'intimité du quotidien d'une jeune femme de sa condition. D'autres décors racontent la vie des serviteurs de la seigneurie, les métiers des artisans, les intrigues des beaux salons, la

vie militaire, la traite des fourrures, les moyens de transport du temps... L'exposition se conclut par six témoignages d'historiens contemporains, à qui le Musée a demandé d'exposer leur vision des impacts de la Conquête sur la vie des habitants d'alors.

Tout au long du parcours, des éclairages soigneusement étudiés mettent en lumière près de 120 objets originaux, véritables merveilles issues de la collection du McCord, et à peu près autant d'objets provenant de la télésérie. Dans cette mise en scène intimiste, chaque gravure, chaque costume, chaque objet attire l'œil, brûlant de livrer ce qu'il a à dire...

Prévoyez un temps de visite suffisant pour goûter le riche contenu de cette exposition raffinée, qui démontre avec éloquence l'importance du rôle joué par les musées d'histoire : préserver la mémoire collective pour la rendre accessible aux générations actuelles et futures. Et pour capter mieux encore ce que nos témoins matériels ont à raconter, empruntez l'un des cahiers d'exposition mis à votre disposition à l'entrée de la salle : chaque objet est accompagné d'un symbole visuel et d'un numéro qui renvoie au commentaire concerné. Cette première au Musée permet à chaque visiteur d'accéder, à sa convenance, à l'information disponible, sans pour autant être assailli par une surcharge de textes et d'étiquettes.

Beaucoup à apprendre !

Vos cours d'histoire vous ont laissé l'impression d'un rendez-vous manqué ? Cette exposition offre à chacun l'occasion rêvée de rafraîchir sa mémoire quant aux événements ayant précédé la chute de la Nouvelle-France, aux protagonistes de cette période charnière, et au quotidien sous la Conquête. Abondants et bellement mis en valeur, les textes fourmillent de renseignements. Saviez-vous par exemple, qu'en 1763...

- Le pain de blé est l'aliment de base du « Canadien » qui en mange jusqu'à deux livres par jour.
- Seules les parties exposées du corps sont lavées. Les parfums à base de bergamote, d'orange, d'ambre, de lavande ou de fleurs de lys sont, on s'en doute, très populaires.
- La danse en vogue dans les salons est le menuet. L'on s'incline et l'on se croise en se touchant des yeux.
- Les boucles de chaussures peuvent être changées pour varier la tenue.
- La confidentialité d'un message est garantie non par une enveloppe – celles-ci ne seront inventées qu'au XIX^e siècle – mais par une coulée de cire chaude, marquée d'un sceau.
- Le trajet Québec-Montréal se fait en quatre... jours.
- Avant de pouvoir prendre la tête d'une garnison, il faut sortir sa bourse : le commandement s'achète.
- Un « pelu » est une belle peau de castor adulte, servant d'étalon monétaire. Une marmite vaut 1 1/3 pelu ; un fusil de quatre pieds, 12 pelus.
- Les livres de recette n'indiquent pas de température de cuisson : l'âtre n'a pas de thermostat !

Au XVIII^e siècle : un actualité mouvementée

De 1756 à 1763, la Guerre de Sept Ans fait rage en Europe, entre l'Angleterre et la France, trouvant son écho en Amérique dans les batailles opposant Nouvelle-France et Nouvelle-Angleterre. Plusieurs de ces batailles annonceront la défaite des Français : après Louisbourg en 1758 et Québec en 1759, Montréal capitule en 1760. En 1763, par le Traité de Paris, la France cède la Nouvelle-France à l'Angleterre. Peu après, une proclamation royale définit le cadre administratif des nouveaux territoires britanniques. La télésérie – et donc l'exposition – débute à ce moment, alors que les « Canadiens », comme on désigne alors les habitants de langue française, réclament le libre exercice de leur religion et le maintien de leurs coutumes.



LE THÉÂTRE DE LA RACINE EST NÉ

La troupe de théâtre Les Productions Belzébrut est un jeune organisme professionnel de promotion et de diffusion théâtrales œuvrant au Centre-Mauricie. L'objectif principal des créateurs et artistes du regroupement est d'approfondir la mythologie du Québec pour présenter du théâtre historique adapté au contexte artistique contemporain, accessible à tous, les adultes comme les enfants.

En octobre prochain, les comédiens des Productions Belzébrut brûleront les planches de la salle Fred-Barry, à la NCT (Nouvelle Compagnie Théâtrale), à Montréal, en présentant leur première création (qui a tenu l'affiche pendant dix semaines l'été dernier à Grand-Mère) : *Contes cornus, légendes fourchues*. De *La Corriveau* à *La Chasse Galerie*, dix légendes québécoises théâtralisées seront interprétées dans une salle comportant deux scènes, afin de mettre en valeur le chassé-croisé de la musique et de l'imaginaire, soulignant ainsi un caractère folklorique où le rythme intègre parfaitement bien le mouvement. Bien que peuplé de bêtes étranges, l'univers de *Contes cornus, légendes fourchues* n'est pas pour autant dénué d'humour car ses histoires sont au moins aussi drôles qu'épouvantables et ne laissent personne indifférent.

Par ailleurs, *Louis Cyr, l'homme le plus fort du monde !*, la deuxième création des Productions Belzébrut, sera présentée au théâtre du Village d'Émilie, du 26 juin au 30 août. Dans une mise en scène multimédia et une ambiance de foire du début du siècle, la pièce met en relief la dernière compétition du géant québécois. Basé sur des mouvements de force, le spectacle, par

le biais d'habiles retours en arrière, nous fait voyager dans les souvenirs du héros. De son enfance jusqu'à son dernier défi, en passant par son voyage en Angleterre, Louis Cyr dévoile sa vraie nature, celle de l'homme qui a su se tailler une place dans l'histoire.

Les Productions Belzébrut espère, par ses objectifs et sa vision du phénomène théâtral, s'imposer dans les années à venir comme digne représentante du milieu et chef de file d'un nouveau théâtre contemporain. Une troupe à connaître si l'on désire plonger aux profondeurs de la culture québécoise ancestrale. Le théâtre de la racine est né.

Anne Gilbert

Pour information :

360, 6^e Avenue, Grand-Mère (Québec) G9T 2P8

Téléphone : (819) 533-3048

Télécopieur : (819) 533-4856

Adresse électronique : belzebrut@videotron.ca



Contes cornus, légendes fourchues

Livres anciens rares ou épuisés

CLAUDE LANGEVIN

497, rue Fleury Ouest
Montréal (Québec) H3L 1V9
Tél. : (514) 389-6898

DEPUIS 50 ANS
Demandez nos listes



LES CERCLES DE FERMIÈRES DU QUÉBEC ET LA TRANSMISSION DU PATRIMOINE



Réunion du Conseil d'administration provincial

Les Cercles de Fermières du Québec, association sans but lucratif et autonome, ont pour objectifs de participer à l'amélioration des conditions de vie de la femme et de la famille et de contribuer à la transmission du patrimoine culturel et artisanal.

Fondé en 1915 par deux agronomes et supervisé pendant plusieurs années par le ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec (MAPAQ), cet organisme possède, depuis 1968, sa charte et fonctionne de ses propres initiatives. Il regroupe autant les femmes du milieu urbain que rural, sans aucune distinction de conditions sociales.

Les 41 000 membres actives proviennent de tous les coins du Québec ; elles œuvrent à l'intérieur de 777 cercles locaux qui sont regroupés en 25 fédérations régionales. Et c'est un conseil d'administration provincial formé de 32 membres, dont sept sont élues pour former le conseil exécutif, qui veille à l'orientation générale et à la bonne marche de l'association.

Les responsables des différents comités statutaires de l'association préparent chaque année un plan de travail approprié au thème choisi pour permettre aux membres d'étudier certains dossiers. Les sujets d'étude peuvent concerner la santé, l'éducation,

la fiscalité, l'environnement, la conservation du patrimoine, etc. ; ils favorisent l'échange entre les membres et les incitent à formuler des recommandations en rapport avec les problèmes vécus dans leur région.

Ces recommandations sont toujours prises en considération par les autorités gouvernementales concernées puisque qu'elles viennent des membres de la base d'un organisme apolitique, crédible et dont la modération est reconnue.

L'aspect éducatif a toujours été priorisé chez Les Cercles de Fermières du Québec et des cours de formation sont offerts aux membres de façon régulière.

Dans les débuts, on enseignait le tissage pour répondre aux besoins des familles nombreuses ; mais peu à peu, cette technique artisanale est devenue pour plusieurs personnes une forme de créativité et d'expression des talents.

À chaque année, un concours provincial d'artisanat textile est organisé pour les membres. Des formatrices spécialisées parcourent différentes régions de la province dans le but de transmettre les connaissances nécessaires à la réalisation des techniques exigées dans le cadre de ce concours.

Ces techniques sont souvent sélectionnées parmi celles qui semblent vouloir disparaître ; elles sont reportées au programme pour éviter que la tradition ne se perde et permettre ainsi la conservation de cette partie du patrimoine artisanal. Une exposition artisanale ouverte au public est tenue dans le cadre de l'assemblée générale annuelle ; elle permet de couronner les artisanes méritantes de ce concours.

Le souci constant de cette conservation du patrimoine artisanal a incité Les Cercles de Fermières du Québec à publier, l'an dernier, *Les Arts textiles, Trésors du patrimoine*. Ce volume permettra de transmettre aux générations futures le savoir des artisanes. Il se veut l'expression d'un héritage que Les Cercles ont développé, conservé et mis en valeur avec amour et ténacité pendant de nombreuses générations.

Par ailleurs, qui ne connaît pas les livres de recettes publiés par Les Cercles de Fermières du Québec ? On y retrouve un savoir-faire culinaire perfectionné au fil du temps par des milliers de membres. Dévoilant leurs secrets de cordons-bleus, ces femmes fournissent ainsi, à ceux et à celles qui utilisent leurs recettes, la possibilité de profiter d'une tradition familiale héritée de plusieurs générations conscientes de la nécessité d'une saine alimentation. Ce partage du patrimoine culinaire contribue grandement à la renommée et à la distinction de la gastronomie québécoise.

En plus de favoriser la connaissance de techniques artisanales, Les Cercles de Fermières du Québec organisent pour leurs membres des cours de formation en communication, en comptabilité, en procédure d'assemblée et en plusieurs autres domaines. Et l'acquisition de ces connaissances se fait toujours dans un esprit d'une transmission éventuelle aux autres membres.

Notre thème, pour la prochaine année, se veut une invitation à joindre nos rangs pour transmettre aux autres notre savoir-faire et continuer, ainsi, à participer au mieux-être de la femme et de la famille dans la société de demain.

Louise Déziel-Fortin
Présidente provinciale



78 PETITS TOURS ET PUIS S'EN VONT*

Une série de documents sonores retrace les origines de la chanson d'ici **

C'était au temps où La Bolduc, pour faire 2 000 exemplaires d'une pièce, devait la chanter 2 000 fois dans un cornet. La légende veut même que la dame ait tant turluté qu'elle en ait sérieusement usé son palais de dentier. Pour rendre hommage aux pionniers de l'enregistrement sonore au Québec, l'étiquette Fonovox est allée puiser dans les archives de Radio-Canada ces petits trésors que les compressions obligent autrement à laisser mourir sous la poussière.

L'idée de faire revivre ces 100 chansons enregistrées en 78 tours et pour la plupart jamais reprises sur 33 tours (et encore moins sur DC auparavant) revient au directeur artistique des disques Fonovox, Martin Duchesne. « Ces types de disques sèchent très vite et on les a retrouvés en piteux état, parfois même fendus. On a tenté par des procédés modernes de minimiser les bruits de fond mais il a été impossible de les éliminer tous. »

Le ciel les en garde ! Les chuintements ne font en fait qu'ajouter au charme de la redécouverte. Le micro-ondes, le magnétoscope, le téléviseur couleur sont toujours en place, mais en souvenir, c'est au temps de sa grand-mère que l'on se retrouve, au temps où l'on ne possédait que cinq ou six disques qu'on écoutait religieusement autour d'un gramophone.

Un comité d'écoute a été retenu pour choisir, parmi les cinq cents 78 tours dénichés à Radio-Canada ou auprès des succèsions d'artistes, lesquels prendront le chemin du premier des quatre coffrets à paraître. L'intention était pour celui-ci de proposer un survol de tous les genres et de toutes les époques, mais finalement, admet

monsieur Duchesne, ce sont souvent les sourires décrochés à l'écoute d'une chanson qui en déterminaient la sélection.

Joyeux mélange

Plusieurs des airs repris ici, puisés du folklore, sont encore très connus (*Bonhomme ! Bonhomme, Prendre un p'tit coup c'est agréable, Youppe ! Youppe sur la rivière*, etc.). D'autres ne sont pas entrés dans les maisons, comme c'est le cas de la *Poune au Paradis*, chanté par notre regrettée Rose nationale que l'on entend ici proposer une gigue à Saint-Pierre et une partie de bingo à tous les saints du ciel ensuite.

Trois coffrets, plus spécialisés, viendront s'ajouter bientôt : un coffret sera consacré à l'intégrale de la bonne chanson, un autre au Quatuor Alouette et un dernier à Albert Viau.

Le livret de ce premier disque compact, rédigé par notre collaborateur François Tousignant, retrace les origines des pièces choisies, notant au passage les influences successives sur notre musique de l'Église, de la France, de la Deuxième Guerre mondiale et de ses chants patriotiques. Il nous rappellera, par exemple, le houleux débat de société que provoquera, en 1914, l'industrie naissante du disque quand apparaitront les premières musiques de danse. C'est un peu en réaction à cette invasion du profane, nous rappelle-t-on, que l'abbé Charles-Émile Gadbois fondera la Bonne Chanson en 1937.

On se retrouve tour à tour plongé dans l'ambiance des théâtres populaires et dans les veillées du bon vieux temps. On entendra parler de ragoût de pattes de cochons, de tourtières, de filles à marier, de labou-

reurs. Les chansonniers, qui n'ont fait qu'effleurer le 78 tours, ne se retrouvent pas sur ce disque compact, mais plusieurs grands auteurs du Québec et de France trouveront leur place, de Victor Hugo à Alfred Desrochers.

Un seul reproche : pourquoi ne pas avoir privilégié l'ordre chronologique ? Pourquoi saute-t-on, sur chacun des quatre disques, d'enregistrements de 1958, à 1926 puis 1940, sans logique apparente ?

Ce coffret anniversaire pour les 100 ans d'enregistrement au Québec demeure cependant l'histoire d'une fascination sans bornes pour cette nouvelle technologie qui devait permettre aux interprètes de ne plus compter sur la seule tradition orale et le souvenir pour entretenir leur mémoire. La gloire n'était plus inévitablement éphémère et un nouveau vedettariat pouvait se mettre en place, propulsant les Alys Robi et autres Aglaé et Muriel Millard au sommet.

« On vient de loin ! », laisse tomber Martin Duchesne.

On vient du temps où les artistes considéraient encore comme un privilège de chanter, en toute humilité, avec les moyens du bord, ne fût-ce qu'un vieux piano désaccordé.

Louise Bolduc

* Texte tiré du journal *Le Devoir*, des samedi 22 et dimanche 23 février 1997, p. B3. Reproduction autorisée.

** Cent ans d'enregistrement au Québec, 1897-1997. Hommage aux pionniers de l'enregistrement sonore. 100 chansons, 4DC, Fonovox

NOUVEAUX DISQUES ET LIVRES

Au tour du flageolet

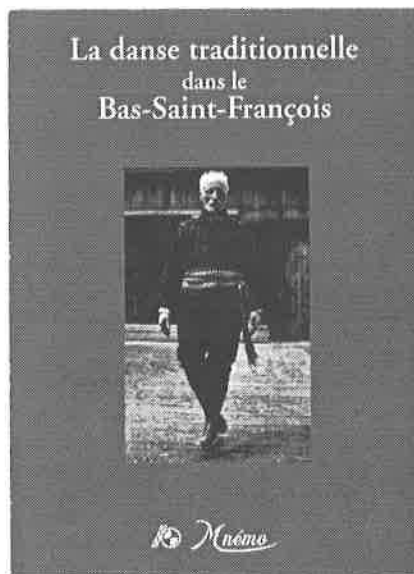
Daniel Roy

Le son des flûtes, s'il n'est pas prépondérant dans la musique traditionnelle québécoise, accole aux mélodies séculaires un air enjoué et particulièrement léger. En donnant au flageolet la place d'honneur sur ce disque autoproduit, Daniel Roy fait œuvre de pionnier et ouvre une porte qui peut nous mener à bien des surprises ; un peu comme l'a fait naguère Jean-Paul Beaulieu avec le saxophone et la clarinette.

Sur les quatorze pièces de ce premier DC, on retrouve aussi, tour à tour, les sonorités du violoncelle, de la caisse claire, de la flûte traversière et de la chalmie qui ajoutent leur couleur printanière à l'accompagnement plus habituel des violon, guitare et piano. Outre les airs puisés dans le répertoire traditionnel, *Au tour du flageolet* nous offre trois contributions personnelles de Daniel Roy : *La pipe au rythme berçant*, *Le coq du pêcheur plus sautillant*, et la petite suite intitulée *Souris/Fromage/La roulette* qui se termine sur un effet « bourdon » donnant encore plus de relief à l'instrument soliste. On ne saurait passer sous silence la reprise de la *Valse du péril*, un chef-d'œuvre popularisé par Alfred Montmarquette, une adaptation de *La cardeuse pour deux flageolets* et la *Turlute à Michel*, une des « classiques » de Michel Faubert, interprétée au flageolet basse.

Pour ce premier album solo, Daniel Roy s'est entouré de plusieurs collaborateurs chevronnés. Réjean Archambault, Michel Bordeleau, Sophie Desrosiers, Jean Duval, Michel Faubert, Éric Favreau, Denis Fréchette, Mario Gervais, Élise Guay, Robert Legault, André Marchand, Paul Marchand, Danielle Martineau viennent tour à tour se faire entendre « autour du flageolet » rassembleur.

Richard Baillargeon
Une collaboration de :
Les services musicaux RBR



Dans l'rang St-Elzéar Les Pieds Légers / La Grande Chaîne

Richard Forest au violon (*Hommage à Montmarquette*, *Bardi-Barda*, *Les pieds qui parlent*), Christian Laurence à l'accordéon (Breton-Cyr) et Dorothee Hogan au piano (Philippe Bruneau) sont ici réunis pour former avec brio La Grande Chaîne. Ce disque instrumental produit par la troupe de danse Les Pieds Légers de Laval contient les musiques que la troupe utilise fréquemment pour ses spectacles. Judicieusement choisies et très agréablement arrangées, cet enregistrement contient des pièces traditionnelles du répertoire des Aimé Gagnon, Jean Carignan, Alfred Montmarquette, Joseph Allard, Isidore Soucy, Ti-Noir Joyal, Joe Bouchard et Philippe Bruneau. Les compositions sont signées Adélarde Thomassin, Daniel Roy, Richard Forest et Réjean Lizotte. C'est une source importante de répertoire varié et de grande qualité. On ne peut qu'apprécier la maturité et l'excellence des musiciens dans une production soignée. La Grande Chaîne met en musique ce que les danseurs ont dans les pieds, et c'est avec plaisir que nous accueillons un autre maillon important de la discographie québécoise.

Guy Bouchard
Trente sous zéro
1108, rue Dollard, Val-Bélair (Qué) G3K 1W6
Téléphone et télécopieur : (418) 847-9815
thirtybe@qbc.clic.net
http://www.qbc.clic.net/~thirtybe

La danse traditionnelle dans le bas Saint-François Normand Legault

Peu d'auteurs publient des ouvrages spécialisés en danse folklorique québécoise. Ce volume est le fruit d'une étude commandée par Mackinaw, en 1989, à Normand Legault, en vue de créer un tableau de la danse dans la grande région de Drummondville. Pendant plusieurs mois, il interviewera des gens de la région (un territoire s'étendant surtout sur la MRC de Drummond, une situation géographique particulière, à la limite des Cantons de l'Est et de la plaine du Saint-Laurent). L'étude coïncidait également avec le 175^e anniversaire de la ville de Drummondville.

Le résultat est fort intéressant. Le volume publié au printemps de 1996, grâce au travail de Pierre Chartrand, du Centre québécois de folklore Mnémo, se distingue par la diversité de son contenu. Non seulement y retrouve-t-on la notation détaillée de près de 30 danses, mais aussi des informations historiques sur la région. La Société d'histoire de Drummondville signe ces coups d'œil sur le passé des villages visités pendant l'étude. L'ouvrage saura plaire autant aux spécialistes qu'aux néophytes.

La collecte terminée, Mackinaw présente *Un coin des cantons*. Mis en scène par Caroline Lussier, le matériel se prêtait bien à la création d'un spectacle sur l'histoire de Drummondville. La musique de Gérard « Ti-Noir » Joyal, musicien de la région, a servi de base à la création des chorégraphies.

Accompagnant le volume, le Centre Mnémo possède les bandes vidéos originales pour apprendre non seulement à partir des notes écrites, mais aussi à partir de l'interprétation des folkloristes qui ont légué ces danses. En prenant rendez-vous avec Francine Martineau, responsable du Centre, vous pourrez venir consulter la collection, sur place, à Drummondville. (tél. : (819) 472-3608).

Le volume est en vente au Centre Mnémo. Mackinaw est fier d'avoir initié ce projet de collecte. Souhaitons que d'autres études se réalisent afin d'aider les folkloristes à perpétuer les danses traditionnelles au Québec.

René Fréchette
Directeur général
Mackinaw
Tél. : (819) 477-3066

NOUVELLES DU PATRIMOINE VIVANT

• Décès du plus vieux musicien du monde

Le violoniste chypriote, Yiannis Pipis, qui détenait le record mondial de la plus longue carrière de musicien, est mort le mercredi 29 janvier 1997, à l'âge de 108 ans. Sa carrière s'est prolongée, sans interruption, sur 82 ans. (*Le Soleil*, 31 janvier 1997, C-9)

• Une nouvelle maison de la culture

Uashat-Malioienam aura bientôt sa Maison de transmission de la culture montagnaise. En effet, les efforts de la communauté, soutenus par le Secrétariat aux affaires autochtones et le ministère de la Culture et des Communications, ont permis à ce projet de connaître un aboutissement heureux. Le concept architectural du bâtiment, de forme circulaire, utilisera au maximum le bois et la lumière naturelle. Les visiteurs auront une vision d'ensemble de la culture des Montagnais. La variété des expériences sensorielles et intellectuelles qui leur seront offertes donnera à cette maison de la culture une originalité particulière.

La maison sera construite à Pointe-du-Poste et la construction devrait débuter au cours des prochains mois. (*Rencontre*, février 1997, p.19.)

• Jeunes folkeux

Dans un article fort intéressant, de deux pages, intitulé : « Jeunes folkeux, le folklore se refait une jeunesse », Gilles Carignan nous parle du regain de la musique folklorique, tant du côté du public que du côté des musiciens. On y lit que « la Grande virée est née d'une demande de plus en plus importante, qui chose étonnante, venait surtout des moins de 30 ans ». Le succès de la Bottine souriante, au début des années 90, a ouvert la voie à bien des groupes, nés il y a 3 ou 4 ans seulement. Les groupes Les Batinses, avec Yvon Legendre, La Galvaude avec Éric Beaudry, ainsi que plusieurs autres, sont tour à tour nommés dans l'article. (*Le Soleil*, 20 décembre 1996, Cahier C, Week-end Magazine)

• Le groupe Strada

Le groupe Strada, a sorti, en décembre dernier, son tout premier disque intitulé *Nadal - Noël's traditionnels méditerranéens*. Ce disque, qui a connu un vif succès dès sa sortie, a fait bien des heureux durant la période des fêtes. À écouter ! Strada ne s'en tient pas là, puisque le groupe s'est produit sur scène avec « Méditerranée » répertoire de musique traditionnelle des pays entourant la Méditerranée.

• Nouvelle adresse Internet pour accéder à notre site

Le gouvernement a remanié son site web ce qui a eu pour conséquence de changer tous les répertoires. Ainsi, l'adresse électronique complète qui mène à notre site est maintenant :

<http://www.mcc.gouv.qc.ca/pamu/organism/cqpv/cqpv.htm>

• Prochain rassemblement

Le 5^e Rassemblement du Conseil québécois du Patrimoine vivant aura lieu les 3, 4 et 5 octobre 1997, à Jonquières, à l'Hôtel Cépâl, dans un magnifique centre de villégiature. De quoi lier l'utile à l'agréable. Le thème sera : *La grande criée d'automne au Saguenay-Lac-Saint-Jean*.

Avec l'aide de Jean Du Berger, nous ferons le point sur les réalisations du Conseil depuis les États généraux de 1992. Nous entendrons les gens de cette région s'exprimer sur leurs réalisations. Nous souhaitons favoriser les échanges et la détente, d'où peu d'ateliers et plus de temps libre.

Retenez déjà ces dates. Ce Rassemblement risque d'être mémorable.

conseil québécois du
patrimoine vivant

Tarif-annonce pour le bulletin :

PAROLES, GESTES ET MÉMOIRES

	1 page : 140 \$
1/2 page : 75 \$	
1/4 page : 40 \$	
	1/8 page : 25 \$

Frais de composition en surplus

DEVENEZ MEMBRE DU CQPV !

Vous êtes porteur de traditions, chercheur, artisan, conteur, chanteur, musicien ou animateur ? Vous n'œuvrez pas dans le domaine de la préservation du patrimoine vivant, mais vous y portez un intérêt et un attachement tout particulier ? Soyez au fait de tous les développements qui y sont reliés et devenez membre du **Conseil québécois du patrimoine vivant**. Parlez-en à votre entourage. Vous n'avez qu'à remplir le formulaire d'inscription publié dans ce bulletin. Il ne vous en coûtera que 25 \$ pour vous inscrire à titre individuel ou 50 \$ à titre d'organisme.

*Votre collaboration
est la bienvenue*

Ce bulletin, c'est votre bulletin. Alors n'hésitez pas à contribuer à sa réalisation en nous faisant parvenir si vous le désirez :

- des projets d'articles sur des événements passés,
- un mot sur votre implication dans le milieu,
- des disques, cassettes, volumes récemment parus afin que nous puissions en faire une recension,
- des commentaires,
- des suggestions.

Nous comptons sur votre soutien et votre implication. Ce bulletin sera ce que vous en faites.

POUR NOUS REJOINDRE

CONSEIL QUÉBÉCOIS DU PATRIMOINE VIVANT

Case postale 1442
Québec (Québec)
G1K 7G7

Téléphone : (418) 522-5892
Télécopieur : (418) 647-4439

Changement d'adresse

Pour continuer à recevoir l'information destinée à tous les membres ainsi que le bulletin *Paroles, Gestes et Mémoires*, merci de tenir le secrétariat informé de tout changement d'adresse en écrivant ou télécopiant ses nouvelles coordonnées.

Formule d'adhésion ou d'abonnement

◆ J'adhère au **CQPV**

Vous trouverez ci-joint ma cotisation au montant de :

- 25 \$ individu 50 \$ organisme

payée à l'ordre du

Conseil québécois du patrimoine vivant

Ou

◆ Je m'abonne à **PAROLES, GESTES ET MÉMOIRES**

pour un an au coût de 15\$

Vous trouverez ci-joint mon chèque mon mandat postal

Nom :

Prénom :

Titre :

Nom de l'organisme ou de l'association :

Adresse :

Ville :

Région :

Province :

Code postal :

Téléphone : Résidence :

Bureau :

Télécopieur :

Secteur d'inscription :

- Individuel Régional National Communautés culturelles Autochtones

Signature

Date

Responsable du bulletin :

Gilles Garand et

le Comité des relations publiques

Coordination et révision linguistique :

François Beaudin

Secrétariat :

Odile van der Kelen

Graphisme :

Bernard Bélanger

Impression :

Presscomm

Dépôt légal -

ISSN 1198-7170

Bibliothèque nationale du Québec, 1997

Bibliothèque nationale du Canada, 1997

Le Conseil québécois du patrimoine vivant a été incorporé le 22 janvier 1993 et fondé le 3 octobre 1993. Organisme national reconnu et subventionné par le ministère de la Culture et des Communications.

Les textes signés présentés dans le bulletin *Paroles, Gestes et Mémoires* n'engagent que leurs auteurs et non les responsables du bulletin, ni le CQPV.